

# MOUSSA, DÉSERTEUR

Jerry Wilson

**raconter la vie**

Moussa, je le connais depuis toujours.

On a grandi l'un en face de l'autre, dans une cité à Cergy. D'une famille de quinze enfants, il a été élevé dans un pavillon aussi grand que le mien ou nous étions déjà à l'étroit à quatre. Il est tombé très jeune dans la petite délinquance. Petits trafics et vols surtout, il était audacieux.

C'est grâce à lui que l'on avait pu dépouiller un stand de bombers au marché vers l'âge de 10 ans. A l'époque, on était presque tous au même « niveau de délinquance » ; c'est seulement après que nos réalités se sont éloignées. On faisait partie du même groupe, les jeunes du quartier nés entre les années 83 et 87. On faisait tout ensemble, une autre famille – celle qui nous comprenait davantage, celle de l'extérieur.

On jouait souvent au foot, puis on s'asseyait sur un banc en bois qui était en bordure du parc. Il y avait huit places sur ce banc, quatre s'asseyaient sur le dossier les pieds sur le siège, et les autres assis devant eux. Les grandes jambes faisaient chier tout le monde. Alors ceux arrivés plus tard ou les moins rapides devaient attendre que l'un d'entre nous se lève pour s'asseoir. Cela a d'ailleurs donné lieu à quelques bagarres mémorables. A quatorze ans, en pleine quête d'affirmation au sein du quartier et tous deux déterminés à ne pas perdre la face, on s'est mis sur la gueule avec Moussa. Après 5 longues minutes de combat, encerclés par tous les mecs du quartier, il a fini par me mettre un coup de pied dans le front – j'ai vu des étoiles. J'avais perdu, mais je m'étais battu jusqu'au bout. Cela me fit quand même grimper dans l'estime des autres.

Par la suite, on n'a jamais été vraiment proche, on se saluait seulement, sans avoir grand chose à se dire. On trainait avec les mêmes personnes mais on a toujours fait bande à part.

A peine un an après, son père l'a envoyé au bled afin de l'éloigner de ses problèmes avec la justice. Cinq années passèrent avant que je ne le recroise un soir sous le porche.

- Wesh Moussa, le revenant !
- Oh Jerry ! C'est quoi cette barbe de daron, là ?

Mis à part son nouvel accent de blédard, il avait gardé ses mimiques et son rire. Lui aussi avait grandi, mais c'était peu perceptible, nous avions toujours la même différence de taille. Après quelques semaines, le temps de réintégrer quelques expressions de parfait banlieusard à son vocabulaire et de comprendre comment le quartier avait évolué ; il n'avait pas envie – voyant où cela nous avait tous menés – de revenir à cette vie. Il a alors cherché des formations, puisqu'il n'en avait aucune. De stages en petits boulots, entrecoupés de périodes de chômage et de galères diverses, il a commencé à parler de l'armée.

Lui, qui ne voyait aucun avenir décent, pensait l'armée comme un tremplin, le moyen de passer son permis (inenvissable avec un SMIC), une épargne et un capital départ. Son projet n'était pas de devenir militaire de carrière, mais de faire les 5 années obligatoires puis de se démobiliser. Il savait que ce serait difficile, mais c'était sa seule solution pour s'éloigner de la précarité qui le poursuivait. Un jour, après avoir signé, il nous l'a annoncé...

- Eh mais tu vas faire la guerre, poto !
- Pas sûr... répondit-il sans conviction.
- Tu pourrais tuer quelqu'un ?
- Non, je ne pense pas.
- C'est pourtant ce qu'on va te demander de faire.
- J'espère que non.

Je n'ai eu que très peu de nouvelles de lui durant les deux premières années.

On m'a dit qu'il était parti en Afghanistan.

Un soir, avec des mecs de mon quartier, on a réussi à l'avoir au téléphone. Tout le monde lui a parlé et il répétait à chacun d'entre nous : « Ici, c'est la guerre, frère, tu sais pas toi, c'est la guerre, la vraie ! » Il semblait bouleversé.

Je l'ai ensuite croisé 2 ou 3 fois, souvent au « pakak », l'épicerie exotique tenue par des pakistanais en bas de chez nous. Il était ailleurs, on savait tous qu'il était un peu étourdi par tout ça, alors on essayait de ne pas le faire remarquer et de le distraire en douceur. On a l'habitude de gérer des

situations difficiles chez nous, c'est quotidien. En fin de soirée, après quelques dizaines de joints, il évoquait souvent des soldats avec qui il déjeunait le matin et qui ne revenaient pas le soir.

Puis à la fin de sa perm, il repartait.

Je le croise un après-midi au grec du quartier. Il était là, seul, assis en train de manger. Je le saluai, m'assis à côté de lui, commandai en criant à travers le restaurant. Il avait l'air en forme. Puis je lui demandai pour combien de temps il en avait encore avec l'armée.

- 6 mois, me répondit-il sereinement.
- Putain, tu dois être soulagé.
- Ouais, je vais même sûrement finir avant.
- Pourquoi ?
- Parce que je vais désertier.
- Comment ça ?
- Je ne veux pas finir sans rien dire. Je ne veux pas accepter leur argent et fermer ma gueule.
- Quoi ?
- Si je finis mes cinq ans, en silence, ça voudra dire que je cautionne tout ça ! Et l'argent que j'ai touché ne m'enlèvera pas mes souvenirs... Ca ne me soulagera pas, ça ne fera pas disparaître le mal que j'ai fait. Et je vais en faire quoi de ce fric ? M'acheter le dernier iPhone ? Des baskets ? Une voiture ? C'est ça que j'ai gagné ? C'est contre ça que j'ai échangé mon âme ?

Je le revoyais jeune, avec ses combines puis avec son espoir à son retour en France. Il était là, devant moi, en « parfait citoyen ». S'il était mort, on lui aurait d'ailleurs fait tous les honneurs. Il aurait été mort pour la France. Et maintenant qu'il allait avoir le temps de vivre plus doucement, il n'en avait plus envie.

- Je ne veux pas être une marionnette, tu comprends ? On ne peut pas disposer des vies humaines comme ça... On ne peut pas envoyer des gens se faire buter aux quatre coins du monde. C'est quoi ma vie maintenant ? C'est faire comme si de rien n'était ? Tu crois que je peux continuer à payer des impôts ici, et qu'ils s'en servent pour en envoyer d'autres, à la guerre ?

- Mais tu ne peux pas non plus te dire que tu as fait tout ça pour rien, Moussa ? Pense à toi.
- C'est justement à cause de ça qu'on en est là. Parce que tout le monde pense à soi, à sauver sa petite vie merdique. Dans l'armée, quand t'arrêtes, c'est pour oublier. Ceux qui restent c'est parce qu'ils ne peuvent plus rien faire d'autre, maintenant ils ont besoin de toutes ces horreurs pour vivre. De l'adrénaline, du feu, des armes, de la peur... Ils sont devenus fous. Ils sont devenus inhumains. Mais moi je refuse d'oublier, de rester fou. Je veux récupérer mon âme. Alors je vais désertier un mois avant la fin. Je ne veux pas qu'ils pensent que je suis lâche, j'aurais fait consciencieusement tout ce qu'on m'aura demandé, j'ai même failli me faire décorer ! Mais je leur laisse leurs honneurs à la con.

Je voudrais me rapprocher de la terre, trouver un job à la campagne, un truc simple, loin. J'en ai déjà trop vu et trop fait. Et un jour quand la révolution viendra sonner à la porte de ma ferme, je leur dirai que je suis content qu'ils se soient réveillés, mais que plus aucun humain ne m'intéresse. Je leur demanderai de bien vouloir me laisser là où je suis car je n'irai pas là où ils sont. Je ne les suivrai pas. Qu'ils recommencent à devenir fous sans moi.

Je suis très vite sorti.

Je ne voulais pas qu'il voit qu'il m'avait ému, qu'il croit que j'avais pitié de lui.

Mes larmes, il n'en avait pas besoin.